

LONGUEUR DU MOT ET DÉFICIT ACCENTUEL: LE CAS DE LA CLAUSULE DU TRIMÈTRE ET DU CHOLIAMBE

WORD LENGTH AND ACCENTUAL DEFICIT: THE CASE OF THE TRIMETER AND CHOLIAMBUS CLAUSULA

MARCO BOREA
Université de Caen Normandie

Résumé: Les mots longs sont rares à la clausule du trimètre iambique grec. Leur longueur compense en quelque sorte le déficit accentuel qu'ils entraînent. Le choliambe, quant à lui, s'écarte de cette tendance et affectionne un type prosodique précis, le trisyllabe, en le dotant d'une polymorphie accentuelle remarquable.

Mots-clés: trimètre iambique, choliambe, clausule, mot long.

Abstract: Long words seldom occur in the clausula of the iambic trimeter. Word length is offset by the accentual deficiency they bring about. The choliambus, though, quite diverges from this tendency and show a preference for a specific prosodic type, the trisyllable, which it provides with a relevant accentual polymorphism.

Keywords: iambic trimeter, choliambus, clausula, word length.

Dans les études grecques, la *métrique verbale* n'a pas eu le même poids que dans les études latines. Si les travaux de L. de Neubourg¹ ont mis en évidence l'autonomie phonétique du mot latin et, par conséquent, l'importance de son schéma prosodique, rien de tout cela n'a intéressé la métrique grecque. À partir de P. Maas d'abord, ensuite de M. Cantilena², les métriciens se sont plutôt concentrés sur l'importance de l'intermot et du mot métrique. Du côté latin, en revanche, on admet qu'il y ait une relation étroite entre la forme prosodique du mot et le profil accentuel à la clausule de l'hexamètre dactylique³.

Le but de cette enquête est de souligner l'importance de la longueur du mot et de son schéma à la clausule du trimètre iambique et du choliambe. Notre hypothèse est la suivante: la rareté des mots longs finaux est due non pas tant à leur pénurie dans la langue qu'au déficit accentuel qu'ils entraînent. Dans un premier temps, on analysera le type prosodique de la clausule du trimètre grec dans un échantillon d'auteurs iambiques ainsi que dans le choliambe d'Hipponax et d'Héronidas; puis, on s'intéressera au profil accentuel et à son rapport avec l'étendue du mot; enfin,

¹ BORNECQUE, Henri: *Les clausules métriques latines*. Lille: Université, 1907 et DE NEUBOURG, Leo: «La localisation des bacchées dans l'hexamètre latin». *Latomus*, 1983, 42, pp. 31-57 et «L'hexamètre latin à bacchée au 4^e pied: structure verbale du 2^e hémistiche». *Latomus*, 1989, 48, pp. 45-62.

² MAAS, Paul: *Greek Metre*, translated by H. Lloyd-Jones. Oxford: Clarendon Press, 1962, pp. 84 ss. et CANTILENA, Mario: «Il ponte di Nicanore» dans Fantuzzi, Marco / Pretagostini, Roberto (éds.): *Storia e struttura dell'esametro greco*. Roma: Gruppo Editoriale Internazionale, 1995, pp. 11-28.

³ NOUGARET, Louis: «Les fins de l'hexamètre et l'accent». *REL*, 1946, 24, pp. 261-271; *Prosodie, métrique et vocabulaire. Analyse verbale comparée du 'De signis' et des 'Bucoliques'*. Paris: Les Belles Lettres, 1966 ainsi que SOUBIRAN, Jean: «Intremere omnes et si bona norint. Recherches sur l'accent de mot dans la clausule de l'hexamètre latin». *Pallas*, 1959, 8, pp. 23-56.

sur la base des données qu'on a tirées, on tâchera de mesurer l'écart de la clausule du choliambé de celle de son proche parent le trimètre.

J. Soubiran remarque que l'emploi du mot long est constamment associé à sa teneur sémantique et à sa mise en regard lorsqu'il est localisé à la fin du vers⁴. Au vu de la nature hellénisante du trimètre de Sénèque, l'existence d'un certain nombre de tétrasyllabes et pentasyllabes finaux dans ses tragédies ne peut que constituer un rappel d'un usage grec. C'est à vrai dire ce que l'on constate si on se rapporte à la tragédie grecque classique.

Dans le tableau suivant, on a énumérée la fréquence des cas des penta-, hexa- et heptasyllabes aux clausules des trimètres d'un échantillon de drames tirés de la tragédie, de la comédie et de la poésie alexandrine⁵. Les chiffres reportés entre parenthèses indiquent les effectifs des divers types prosodiques des mots, sans aucun égard à leur formation. Ils comprennent tantôt les mots orthotoniques (Aesch. *Pers.* 259 διαπεπραγμένα) tantôt les groupements verbaux issus de la fusion de plusieurs mots appositiifs (Lyc. *Alex.* 675 οἱ δὲ δύσμοροι). Les chiffres et les pourcentages hors parenthèses et en gras, en revanche, font allusion aux totaux des mots longs orthotoniques (Eur. *Or.* 370 ἐξορμωμένης; Men. *Dys.* 289 ἐζηλωκέναι), vis-à-vis des effectifs exprimés à leur gauche et au total des trimètres analysés de la pièce. Ce sont précisément les chiffres référés aux mots orthotoniques qui nous

⁴ SOUBIRAN, Jean: «Recherches sur la clausule du sénaire (trimètre) latin: les mots longs finaux». *REL*, 1964, 42, pp. 429-469.

⁵ Comme on le voit, la gamme de textes examinés embrasse toute la production littéraire grecque en trimètres, depuis les iambographes (dorénavant abrégés A.S. = Archiloque, Sémonide) à travers le théâtre classique, jusqu'à la poésie alexandrine (IV^e-III^e siècle avant notre ère). Plus précisément, il s'agit des passages suivants: pour Archiloque et Sémonide, on a analysé la totalité des trimètres lisibles entièrement, 26 et 174 vers respectivement. Pour tous les autres poètes, les passages soumis à l'enquête sont les suivants: Aesch. *Pers.* 155-214; 249-255; 260-284 *passim*; 290-531; *Sept.* tous les trimètres lisibles, c.-à-d. 473; Soph. *Trach.* 1-93; 141-204; 225-496; 899-946; 1044-1258; *Ant.* 1-99; 162-331; 384-576; 988-1114; Eur. *Phœn.* 1-102; 1090-1283; *Or.* tous les trimètres, soit 1154 vers; Ar. *Vesp.* 1-229; 1122-1264 hormis les v. 1238, 1240 s. et 1245-8; *Ran.* tous les trimètres soit 1202 vers; pour le *Dyscolos* et l'*Alexandra*, tous les trimètres ont été pris en compte, au nombre de 815 et 1474 vers. Les éditions de référence sont celles de M. L. West pour A.S. et Eschyle, celles des Belles Lettres pour les autres auteurs.

intéressent ici⁶. La première et la dernière ligne du tableau affichent les divers types prosodiques et les totaux des occurrences respectivement. Pour ce qui est de la comédie, qui se livre à ce genre de licence plus régulièrement que la tragédie, on n'a pas pris en compte non plus les mots longs dérivant d'une résolution, comme à Men. *Dys.* 67 καταλείπομαι uu-uu, car dans ces cas-là les deux syllabes brèves de l'élément monnayable sont censées équivaloir à une seule longue sous l'action du phonostyle (5^{dm}= cinq demi-pieds)⁷:

	5 ^{dm}	6 ^{dm}	7 ^{dm}
Arch.	(7) 1 / 3,85%	- / -	(3) - / -
Sem.	(18) 8 / 4,60%	- / -	- / -
Pers.	(27) 4 / 1,34%	(2) 1 / 0,33%	(3) - / -
Sept.	(33) 10 / 2,11%	(7) 5 / 1,06%	(7) 3 / 0,63%
Trach.	(71) 18 / 2,61%	(3) 1 / 0,14%	(3) 1 / 0,14%
Ant.	(49) 13 / 2,23%	(5) 1 / 0,71%	(3) 1 / 0,71%
Phœn.	(24) 5 / 1,30%	(1) - / -	(1) - / -
Or.	(57) 28 / 2,43%	(5) 4 / 0,35%	(6) - / -
Vesp.	(61) 25 / 6,81%	(5) 2 / 0,54%	(3) - / -
Ran.	(95) 61 / 5,07%	(11) 4 / 0,33%	(9) 2 / 0,17%
Dys.	(41) 14 ⁸ / 1,72%	(9) 4 / 0,49%	(8) - / -
Alex.	(163) 105 / 7,21%	- / -	(5) 3 / 0,20%
tot.	(646) 293 / 3,94%	(48) 22 / 0,30%	(51) 10 / 0,13%

Il ressort des données que, chez tous les auteurs iambiques grecs, les mots avec plus de quatre syllabes⁹ sont extrêmement

⁶ L'exclusion des mots longs non orthotoniques se justifie aisément par le fait que l'enquête devait embrasser 7431 trimètres et non pas quelques dizaines. Face au nombre étoffé des vers, un critère plus sélectif s'impose d'ores et déjà.

⁷ Dans une série de travaux importants, DEVINE, Andrew / STEPHENS, Laurence: «The Greek Appositives: toward a linguistically adequate Definition of Caesura and Bridge». *CPh*, 1978, 73, pp. 314-328; *Language and Metre: Resolution, Porson's Bridge, and their prosodic Basis*. Chico: Scholar Press, 1984 considèrent que les deux brèves sortant de la résolution d'un élément *longum* étaient perçues comme un seul élément métrique, d'autant plus dans la comédie, pour laquelle il faut prévoir un *tempo* de diction plus rapide. Par ailleurs, qu'un mot tel que Men. *Dys.* 681 εἰσαπολώλεκα -,uu-uu ne puisse pas être considéré tout court comme la clause Lyc. *Alex.* 1372 τιμωρουμένη --uu, personne ne saurait le méconnaître. Il devait bien y avoir entre les deux types une différence de durée.

⁸ Dont un cas lacunaire, notamment Men. *Dys.* 355 λοιδ(ορούμενο)ς.

⁹ C'est précisément en faisant allusion à ces mots qu'on parle dorénavant de mot long final.

rares à la clausule. Au déséquilibre prosodique entraîné par la fréquence de mots qui recouvrent à eux seuls l'entièvre extension du deuxième colon du trimètre s'ajoute leur pénurie dans la langue. Dès lors, deux solutions se présentent au poète: soit il se voit contraint de ménager dans la première partie du vers des mots aussi longs que le mot final pour compenser en quelque sorte sa longueur, soit il a la possibilité de morceler le début du vers en mots plus courts pour contraster avec la lourdeur de la fin.

Ces quelques statistiques générales permettent de dégager des tendances assez nettes qui opposent Sémonide et Lycophron aux Tragiques et à la comédie. Il faut toutefois affiner ces tendances en étudiant plus précisément leur évolution chez les divers poètes.

Archiloque atteste un seul cas de pentasyllabe final, occupé par une forme verbale: fr. 37 W τοῖον γὰρ αὐλὴν ἔρκος ἀμφιδέδρομεν. Il est difficile de reconstruire le contexte de ce fragment: il faisait probablement partie d'un poème qui parlait d'une aventure par mer d'Archiloque. Le nombre des mots longs finaux augmente manifestement dans la prière à Zeus (fr. 1 W) ainsi que dans l'*Iambe sur les femmes* (fr. 7 W) de Sémonide. Si l'on admet que la citation de la prière à Zeus est intégrale, ce n'est que le dernier trimètre qui fait apparaître une clausule pentasyllabique¹⁰. Le poète laisse entrevoir une possibilité de rédemption des maux qui tourmentent les hommes. À l'intérieur de l'*Iambe sur les femmes*, quelques cas de pentasyllabes orthotoniques se font mutuellement écho grâce au réseau de polypotes et paronomases frappants: ce sont 7, 48 W ἀφροδίσιον = 7, 53 W ἀφροδισίης et 7, 70 W ἀγλαίζεται = 7, 77 W ἀγκαλίζεται. Il s'agit d'un adjectif commun¹¹ en -iov et de deux formes verbales paronomastiques, dérivé de ἀγλαίζω *orner* et de ἀγκαλίζομαι *prendre dans les bras*, les autres deux cas concernant une épithète rarissime¹² suivie d'un hiatus interlinéaire (fr. 7, 12 W

¹⁰ Cf. 1, 24 W κακοῖν ἔχοντες θυμὸν αἰκίζοιμεθα.

¹¹ L'adjectif ἀφροδίσιος est attesté déjà dans la lyrique chorale antique (Pind. *Nem.* 7, 78) et figure tout aussi dans la prose (Plat. *Simp.* 183b; Xen. *Mem.* 1, 4, 8). Par ailleurs, les adjectifs et les substantifs qui se terminent en -iov constituent une catégorie à part; cf. *infra*.

¹² La plupart des composés en -μητωρ dérivés de μῆτηρ figurent dans la tragédie postérieure. Le composé αὐτομῆτωρ est ici un *hapax*.

αὐτομήτορα) et une forme participiale moyenne avec valeur d'adjectif (fr. 7, 66 W ἐσκιασμένην). Deux fois, le pentasyllabe dérive d'une crase, notamment à fr. 7, 35 W κάποθυμίῃ et fr. 7, 45 W κάπονήσσατο. Jamais, dans les fragments que nous avons lus, le trimètre ne se termine sur un hexa- ou un heptasyllabe.

Les Tragiques emploient les mots longs dans des catégories grammaticales ou lexicales spécifiques: bon nombre des occurrences est représenté par les participes en -μενος et par les terminaisons verbales de la troisième personne du singulier -το ou de la première personne du pluriel -μεθα¹³. En outre, parmi les mots longs finaux, les *hapax*, très fréquents dans une langue pompeuse et extrêmement créative comme celle d'Eschyle, occupent une place spéciale. Dans les *Sept contre Thèbes*, nous comptons au moins quatre clauses longues *hapax*:

Sept 541 Σφίγγ' ὡμόσιτον προσμεμηχανημένην
 614 Διὸς θέλοντος ἔνγκαθελκυσθήσεται
 635 ἀλώσιμον παιᾶν ἐπεξιακχάσας
 643 διπλοῦν τε σῆμα προσμεμηχανημένον
Trach. 1156 πράσσειν κλύοντες ἐξυπηρετήσομεν

Il est toujours question d'une forme verbale¹⁴: aux v. 541 et 643, le même participe long fait référence respectivement au Sphinx monstrueux, appelé sans hasard «carnivore» et ciselé sur le bouclier de Parthénopée, et aux deux images fixées sur l'écu rond de Polynice. L'autre exemple est tiré de la description du guerrier Amphiaraos: il s'agit d'un *hapax* qui signifie littéralement *être ramassé dans le même filet*. La forme verbale

¹³ Cf., entre autres, Aesch. *Pers.* 259 διαπεπραγμένα, 290 ἐκπεπληγμένη, 360 ἐκτωισοίατο, 451 ἐκσωιζοίατο, Soph. *Trach.* 15 προσδεδεγμένη, 65 ἐξενώμενου, 84 ἐξολωλότος, 157 ἐγγεραμμένην, 177 ἐστερημένη, 491 ἐξαρούμεθα, 909 εἰσορωμένη, 910 ἀνακαλουμένη, 913 εἰσορωμένην, 918 εὐνατήριοις, 1093 κάπροσήγορον, 1105 ὠνομασμένος, 1218 ἐργασθήσεται, Eur. *Phæn.* 32 ἐξανδρούμενος, 54 συγκοιμωμένη, *Or.* 370 ἐξορμωμένης 461 ἐξειργασμένος, 584 ἥδικημένωι, 699 εὐλαβούμενος, 890 ἐκπαγλούμενος, 904 ἡναγκασμένος, 1117 τιμωρούμενος, 1210 ἀξιουμένη, 1320 τὰξειργασμένα, 1574 πυργηρουμένους, 1624 ἐξειργασμένος.

¹⁴ *Sept* 598 se termine par un mot métrique, τοῖσι δυσσεβεστέροις, qui fusionne, dans un mélange admirable de forme épique (article) et attique (substantif), les deux mots en un seul mot métrique heptasyllabique. C'est pourquoi il a été exclu du décompte.

arrive à la conclusion d'une métaphore marine d'après laquelle la cité de Thèbes est comparée à un vaisseau qui flotte sur l'eau. Le même filet, évoqué précédemment à la clausule du v. 607 (*ταῦτοῦ...ἀγρεύματος*), revient avec toute sa force dans la forme verbale heptasyllabique pour clore une métaphore aussi ambiguë que sinistre. Au v. 635, à l'intérieur d'un *hapax* issu de la fusion des deux préverbes *ἐπί* / *ἐξ* et du nom propre *Ἰακχος*, la longueur du mot vise à imiter la majesté divine des chants en l'honneur d'Iakkhos pour l'associer à la clamour qu'ils émettent. Chez Sophocle et Euripide, les *hapax* sont beaucoup moins fréquents: le cas de *Trach.* 1116 rapproche cette clausule des nombreuses clausules longues d'Eschyle.

Bien qu'il pratique une clausule morcelée, Sophocle étend remarquablement l'usage des mots longs finaux. C'est bien en vue de contrebalancer le succès des mots courts (disyllabes ou monosyllabes en premier lieu) et, en même temps, conformément à l'emploi de la tragédie, qu'il faut expliquer la fréquence élevée des pentasyllabes finaux. Dans les *Trachiniennes*, le versificateur a l'intention bien nette de conférer à la clausule une plénitude mieux sentie, en évoquant des concepts-clés dans la narration. Ce n'est pas le fruit du hasard si la plupart de ces pentasyllabes enhâssent le récit de la nourrice à propos du suicide de Déjanire (v. 899-946). En particulier, la suite de participes longs attestés dans cette scène (v. 909, 910, 913) et de l'adjectif (v. 918) qui trouve un écho à la clausule tétrasyllabique du v. 922 *εὐνήτριαν*, balise le chemin qui mène l'héroïne à son trépas. En outre, on remarquera que tous les participes ménagés à la clausule sont savamment anticipés par un écho phonique au mot précédent: *δαίμον*' *ἀνακαλούμενη* et *θάλαμον εἰσορμωμένην*.

Euripide affirme l'emploi du comparatif / superlatif long à la clausule; dans l'*Oreste*¹⁵, deux cas où un superlatif, *ἀνοσιώτατος* *le plus impie*, est localisé à la fin du trimètre, méritent d'être mentionnés. Il s'agit, la première fois, de la tirade d'Électre qui raconte toutes les péripéties et le destin cruel de ses frères et

¹⁵ Cf. aussi *Or.* 493 *ἀσυνετώτερος*, 703 *τιμώτατον*, 1061 *ἀξιώτατα*, 1132 *σωφρονεστέραν*, 1651 *εὐσεβεστάτην*. Il faut encore citer un adjectif et un substantif en -ιον: 590 *εὐνατήτιον*; 1114 *οικητήτιον*. Mais, pour la valeur des terminaisons -ιον, l'explication la plus probable reste celle phonétique; cf. *infra*.

sœurs, et, la deuxième fois, de l'excès de folie d'Oreste (v. 268-306):

Or. 24 ἄρσην δ’Ορέστης μητρὸς ἀνοσιωτάτης
286 ὄστις μ’ἐπάρας ἔργον ἀνοσιώτατον

Les deux superlatifs créent ainsi une reprise sémantique à distance sur la figure de Clytemnestre. Dans l'*Oreste*, enfin, les formes verbales longues qui accompagnent pas à pas la préparation de l'assaut à Hélène et Hermione sont imbibées d'un pathos ahurissant:

- vengeance: à *Or.* 1102 τιμωρήσομαι *je me vengerai*, où Oreste, juste avant la préparation de l'attaque contre Hélène, proclame la volonté suprême de vengeance;
- jouissance sadique: à *Or.* 1212 εὐτυχήσομεν *si nous avons du succès*, Oreste demande si Hermione va bientôt rentrer à la maison pour pouvoir la traquer;
- détermination: à *Or.* 1150, Pylade incite Oreste à mettre feu et piller la maison où se cachent Hélène et Hermione κατθανούμεθα *nous brûlons*; puis, à *Or.* 1240, Pylade exhorte à agir avec une forme verbale exhortative ἔξορμώμεθα *mettons nous en route*.

Pour passer à la comédie et à Aristophane, on a analysé une sélection de trimètres tirés des *Guêpes* (422 avant notre ère)¹⁶ ainsi que des *Grenouilles* (représentées en 405). C'est surtout à cette deuxième pièce qu'on a consacré la plus grande partie de l'enquête, notamment à la joute théâtrale entre Eschyle et Euripide. Plus précisément, les *Guêpes* font apparaître 28 cas soit 6,81% de pentasyllabe orthotonique final, ce qui place cette comédie nettement au-dessus de la moyenne du théâtre précédent. Cette fréquence étonnante appelle plusieurs commentaires: le mot long final reprend les types de la tragédie¹⁷, mais introduit tout aussi des nouvelles formations. À titre d'exemple, dans le

¹⁶ Il faut exclure du décompte les v. 1238, 1240 s. et 1245-8, où Bdélycléon et Philocléon parodient la poésie mélisque ancienne (Alcée surtout) et entonnent à tour de rôle des chansons de table; cf. Ath. *Deipn.* 15, 695c.

¹⁷ Cf. *Vesp.* 32 συγκαθήμενα, 60 ἔξαπατώμενος, 65 δεξιότερον, 1123 παρατεάγμενον, 1172 ἡμφιεσμένωι, 1184 λοιδορούμενος, 1199 ἀνδρικώτατον, 1204 s. *bis* νεανικώτατον.

prologue de la comédie, occupé par le dialogue du tac au tac entre le serviteur Xanthias et son ami Sosias, la fréquence des mots longs atteint son maximum:

Vesp. 14 κἄγωγ' ἀληθῶς οἶον οὐδεπότε
 35 δῆμηγορεῖν φάλαινα πανδοκεύτρια
 185 οὗτις σύ; Ποδαπός; :: Θακος Ἀποδρασιπίδου
 195 ὑπογάστριον γέροντος ἡλιαστικοῦ

Au vers 14, Sosias s'adresse à son camarade et s'apprête à lui raconter le songe nocturne qu'il a vécu, en lui débitant un long adverbe négatif pour souligner l'unicité et la singularité du rêve. Ensuite, au v. 35, Sosias raconte la vision d'une assemblée étrange composée de moutons gouvernés par une baleine omnivore: la longue épithète, une création aristophanesque qui veut dire *qui dévore tout*¹⁸, souligne la voracité immense de cet être gigantesque. On signale une autre nouvelle formation au v. 185, au moment où Bdélycléon se réveille et aperçoit de loin son père, l'acariâtre Philocléon, que le fils a dû enfermer dans la maison pour lui empêcher de courir au tribunal: caché sous le ventre d'un mulet, Philocléon est subitement attrapé par son fils Bdélycléon. Le pentasyllabe final du v. 195, *hapax* à résolution initiale, indique le joli sobriquet que le père vagabond crée sur le moment pour désigner sa fuite¹⁹.

Un cas de mot exceptionnellement long, de neuf syllabes, vient d'un vers prononcé par Bdélycléon:

Vesp. 220 ἀρχαῖα μελισιδωνοφρυνιχήρατα

La longueur extraordinaire est à la fois le produit de l'habileté d'Aristophane à forger des mots composés²⁰ et la meilleure

¹⁸ Cf. aussi Ar. *Ran.* 114 et *Pl.* 426.

¹⁹ Cf. aussi *Vesp.* 63 μυτωτεύσομεν, 125 ἔξεφρίεμεν, 128 κάπακτώσαμεν, 1122 ἀποδυθήσομαι, 1169 διασαλακώνισον, 1173 καὶ μὴν προθυμοῦμαι γε σωνλοπροκτιῶν.

²⁰ On connaît bien la capacité du Comique à créer de nouveaux vocables, comme le long substantif composé copulatif de 78 syllabes d'Ar. *Eccl.* 1169-74 forgé pour indiquer la recette du mets compliqué servi au banquet; cf. aussi *Vesp.* 1357 et DESCROIX, Joseph: *Le trimètre iambique des iambographes* à la Comédie Nouvelle. Mâcon: Protat Frères Imprimeurs, 1931, pp. 75 ss.

illustration de la lenteur assommante des airs des *Phéniciennes* de Phrynicos, représentées une cinquantaine d'années avant les *Guêpes*.

Quant aux *Grenouilles*, cette comédie éveille un intérêt particulier dans l'étude des mots longs finaux. Non seulement elle est la pièce qui en présente le plus (62 pentasyllabes, quatre hexasyllabes et deux heptasyllabes) après l'*Alexandra* de Lycophron, mais elle constitue aussi un exemple parfait de méta-théâtre, dans la mesure où le pastiche propre à la langue comique abandonne ici et là sa λοιδοπία et se plie au solennel et au majestueux. Le véritable pivot de l'action scénique est la «joute» dramatique entre Eschyle et Euripide, dans l'*Hadès* sous la houlette de Dionysos.

Tout d'abord on remarquera que beaucoup de mots longs sont concentrés dans la section qui suit la parabase, au moment du changement de déguisements entre Dionysos et son serviteur Xanthias (v. 460-533), la bagarre avec les deux hôtelières (v. 549-589), puis dans le préambule à la «joute» théâtrale Eschyle / Euripide, lorsque Dionysos invite les deux Tragiques à prier les dieux avant de débiter leurs prologues et leurs chants choraux (v. 830-874 / 885-894). En revanche, la fréquence de ces mots longs baisse considérablement dans le prologue (v. 1-208) et, curieusement, dans le duel théâtral (v. 1119-1308 / 1364-1369 / 1378-1481), où, compte tenu de la parodie du style des deux dramaturges que le passage contient, on se serait attendu à une concentration beaucoup plus considérable. En témoignage de l'αἰσχρολογία qui anime le discours comique, les vers cités offrent un petit échantillon d'expressions obscènes, souvent représentées par des mots longs. Comme on le voit, chez Aristophane, l'emploi des participes passifs relève d'une pratique exactement inverse par rapport à celle de la tragédie. Les formes reposant sur une modalité de discours propre aux récits, elles sont très rares dans le *sermo cotidianus*²¹: au v. 578, le participe final

²¹ À titre d'exemple, au v. 10, le serviteur Xanthias, assis sur un âne et complètement surchargé, ne peut pas s'empêcher de lancer un juron, puisqu'il doit porter sur son épaule une espèce de bâton fourchu où pend le baluchon de son maître Dionysos. Au *sermo vulgaris* coloré appartient aussi l'exclamation du serviteur de Pluton du v. 753, à l'intérieur d'une brève échauffourée avec Xanthias au sujet de certains bruits étranges qui proviennent de la maison (v. 738-813).

προσκαλούμενος sort de la bouche de l'une des deux hôtelières qui menace Xanthias et Dionysos de les appeler en justice, en convoquant leur maître, le démagogue Cléon; au v. 1388, au beau milieu du duel théâtral, le participe avec valeur adjectivale du syntagme τοῦπος ἐπτερωμένον le vers ailé fait allusion aux vers plus «légers» d'Eschyle qui n'arrivent pas à alourdir suffisamment le plat de la balance du jugement, que Dionysos a instituée. Voilà que dans ce dernier cas, le mot final aboutit, en vertu de sa longueur ainsi que de sa lourdeur, au paradoxe typique de la clausule d'Euripide, qui fait souvent usage, certes, des mots longs finaux, mais qui, dans une bataille pour se disputer le trône de la tragédie autour du poids effectif des vers, n'arrive jamais à l'emporter sur les trimètres excessivement lourds d'Eschyle²².

Quant aux nouveaux types de pentasyllabes, on voit un *hapax* dérivé d'Eschyle sortir de la bouche d'Éaque dans un passage qui révèle une parodie tragique (v. 465-478)²³:

Ran. 471 Αχερόντιος τε σκόπελος αίματοσταγής

Un autre exemple provient d'une réplique d'Euripide, jalonnée de mots longs:

Ran. 836-839 ἐγῶιδα τοῦτον καὶ διέσκεμμαι πάλαι
ἄνθρωπον ἀγριοποιὸν αὐθαδόστομον
ἔχοντ' ἀχάλινον ἀκρατές ἀπύλωτον στόμα
ἀπεριλάλητον κομποφακελορρήμονα

Ces quelques vers, dans lesquels Euripide tâche de brosser le portrait de son adversaire, contiennent la parodie la plus évidente de la clausule eschyléenne. Pour décrire le style pompeux et *à la bouche présomptueuse* (*l'hapax* du v. 837) du Tragique ancien, Aristophane a recours sans cesse aux mots longs et arrive à forger un composé surprenant de sept syllabes (v. 839). Eschyle, pour sa part, ne peut pas se démentir et débite à son contendant une véritable collection de mots interminables:

²² Il faut encore citer la clausule avec le participe duel Ar. *Ran.* 476 ἡματωμένω.

²³ Pour tous les renvois à la langue épique et tragique de ce passage, cf. DOVER, Kenneth: *Aristophanes Frogs*, edited with Introduction and Commentary by K. Dover. Oxford: Clarendon Press, 1993, pp. 254 ss. Pour l'épithète précieuse, cf. Aesch. *Pers.* 816, Eur. *Suppl.* 812.

Ran. 840-842 ἄληθες ω̄ παῖ τῆς ἀρουραίας θεοῦ
σὺ δὴ μὲ ταῦτ' ω̄ στωμαλιοσύλλεκτάδη
καὶ πτωχοποιὲ καὶ ῥακιοσυρραπτάδη

Cette accumulation de sobriquets *hapax* prouve à quel point la parodie comique avait hérité du style tragique la clause longue.

Pour compléter la liste des mots longs, il ne reste qu'à mentionner le long substantif de neuf syllabes sorti d'une langue aussi variée que celle du serviteur Xanthias:

Ran. 499 καὶ βλέψον εἰς τὸν Ἡρακλειοξανθίαν

Ici, Xanthias se réjouit vis-à-vis de son maître Dionysos d'avoir changé d'accoutrement en faisant preuve d'une friponnerie digne du *servus callidus* plautinien.

Une catégorie à part et bien représentée est celle des noms / adjectifs se terminant par -ιον²⁴. Dans ces cas-là, les cas de πόλιος / καρδίας, scandés en poésie uu et --, nous apprennent que parfois l'iota bref en hiatus était prononcé assez rapidement pour n'avoir plus de valeur syllabique²⁵.

En conclusion, les comédies d'Aristophane révèlent un nouvel emploi du mot long final. Ce qui était chez les Tragiques marque de solennité du registre linguistique et syntaxique ainsi que label du phénoménal (et qui passera à Rome grâce à Sénèque précisément dans ce sens-là) exprime, dans les *Guêpes* et dans les *Grenouilles*, la parodie du style tragique et accompagne les tricheries, les blagues et la loquacité comique.

Avant de tirer les premières conclusions sur l'usage des mots longs finaux, il nous reste encore à examiner la poésie alexandrine, notamment le *Dyscolos* de Ménandre et l'*Alexandra* de Lycophron.

Chez Ménandre, l'emploi des mots longs finaux subit un recul décisif. Sa comédie «tragique», pour emprunter une expression

²⁴ Cf., entre autres, Ran. 89 μειρακύλλια.

²⁵ Il devait s'agir de diphtongues occasionnelles *io* / *ia* à aperture croissante. Il y a, d'autre part, en éolien et en cypriote, quelques exemples d'une prononciation consonantique de *y* devant voyelle; cf. LEJEUNE, Michel: *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*. Paris : Klincksieck, 1972, p. 245.

audacieuse à C. Cusset²⁶, en présente visiblement moins que la comédie plus ancienne et agressive d'Aristophane.

Quatorze pentasyllabes à peine closent les neuf-cent trimètres lisibles du *Dyscolos*, dont on peut isoler d'abord un petit groupe qui présente une résolution aux premières syllabes²⁷. Hommage à la tradition des clausules longues, le comparatif / superlatif fait son entrée au moins quatre fois²⁸. Il n'est pas anodin de remarquer que Ménandre, à la différence des Tragiques et d'Aristophane, affectionne le comparatif et ne ménage le superlatif que pour désigner, par l'intermédiaire de Gorgias, le caractère exceptionnellement acariâtre et bourru du vieux protagoniste de la pièce.

Il faut réduire, comme pour Aristophane, la valeur de la longueur du diminutif μειρακύλλιον dans le prologue (v. 27) car l'iota est probablement semi-consonantique. Le *Dyscolos* fait apparaître en outre quatre occurrences d'hexasyllabe final, toutes des formes de parfait²⁹. En outre, il ne passera pas inaperçu que le final du *Dyscolos* et notamment l'apostrophe de Gétas au public contient, dans l'espace de cinq vers, deux mots longs fort emphatiques, aux v. 965 κατηγωνισμένοις et 967 ἐπικροτήσατε. Le participe du v. 965, de plus, est davantage mis en avant par le double sens dont il est porteur: les esclaves sont venus à bout non seulement de Cnémon, mais aussi de leur rôle.

À quelques exceptions près, Ménandre évite donc de ménager des *hapax*, des nouvelles formations ou des mots rares et préfère employer un participe parfait qui souligne le résultat de l'action.

Du côté diamétralement opposé se situe l'*Alexandra* de Lycophron, véritable mine de mots longs. Le trimètre extrêmement

²⁶ CUSSET, Christophe: *Ménandre ou la comédie tragique*. Paris: Éditions du CNRS, 2003.

²⁷ Cf. Men. *Dys.* 421 ἐπικωλυέτω, 515 ἐπιδεξίως, 668 ἀποπεπνιγμένον, 681 εἰσαπολάλεκα, 871 ὑπεραισχύνομαι, 967 ἐπικροτήσατε. Curieusement, Ménandre admet un numéral long final à *Dys.* 118 πεντεκαίδεκα.

²⁸ Cf. Men. *Dys.* 158 ἀφθονώτερον, 180 συντονωτέρον, 296 δυσκολώτατον très marqué car il se réfère à Cnémon, 561 χρησμώτεροι.

²⁹ Cf. Men. *Dys.* 14 τετελευτηκότος, 560 κεκοινωνηκότες, 643 τετιμωρημέναι. Par ailleurs, le v. 573 révèle un heptasyllabe non orthotonique, καὶ φιλανθρωπεύσομαι. Selon GOMME, Arnold Wycombe / SANDBACH, Francis Henry: *Menander: a Commentary*. Oxford: University Press, 1973, pp. 223 ss., le verbe se rapporterait à l'invitation de Sostrate avancée au v. 558. Inutile peut-être d'insister sur la valeur emphatique du concept de la φιλανθρωπία dans une comédie qui a pour protagoniste un vieux tête et asocial comme Cnémon.

soigné et façonné sur un rythme iambique pur a pour résultat une centaine de pentasyllabes en plus de quelques cas d'heptasyllabe. L'hexasyllabe, quant à lui, est strictement banni, puisqu'il peut entraîner une césure médiane que Lycophron veut à tout prix esquerir.

Des tendances claires et nettes se profilent dans l'emploi du pentasyllabe dans l'*Alexandra*:

- le participe en -μενος tisse un véritable réseau de clausules et se font mutuellement écho à distance: cf. entre autres les v. 7 ἐκμιμουμένη, 86 ἐπτερωμένου, 332 ἡρεθισμένη, 713 ἐκμεμαγμένας, 996 ἐνδεδεγμένοι et 1425 αἰονωμένον³⁰. Ces formes relèvent de la dimension d i é g é t i q u e du récit de Cassandre, comme dans les *rheiseis* de la tragédie classique;
- le futur passif en -(χθη)σεται et, dans une occurrence uniquement, en -(χθη)σομαι balise en quelque sorte les diverses étapes du récit de Cassandre en soulignant sa valeur p r o p h é t i q u e. Particulièrement récurrent est le verbe ἀυδηθήσεται *il sera proclamé* glissé à la première personne au v. 1140, au moment où la fille de Priam fait une autoréférence en prédisant la fondation de son propre culte par les Daudiniennes. La forme se situe d'ailleurs au beau milieu d'une section de la prophétie dédiée aux figures d'Agamemnon et de Clytemnestre dont elle fit partie un jour du butin;
- les substantifs / adjectifs en -ιον où l'action de l'iota semi-consonantique réduit l'étendue du mot. Il s'agit souvent d'un *hapax*: 71 αἰστωτήριον *destructeur* lié au feu, 157 ἄρπακτήριον *rapace* lié au désir voluptueux de Poséidon pour Pélops et variante du plus commun ἄρπακτικός, 199 δαιταλονυργίαι *selon les préparatifs du repas* lié au sacrifice d'Iphigénie, 454 αἰχμητηρίαν *belliqueuse* lié à la folie meurtrière d'Ajax, 578 δαιδαλευτρίας *habiles ouvrières* épithète des filles d'Anios Élaïs, Spermô et Œno,

³⁰ Cf. Lyc. Alex. 7, 26, 46, 59, 67, 86, 89, 119, 141, 142, 155, 172, 195, 332, 450, 506, 545, 602, 614, 654, 656, 713, 717, 758, 841, 849, 858, 878, 888, 908, 970, 974, 996, 1050, 1077, 1109, 1117, 1159, 1162, 1184, 1195, 1347, 1366, 1372, 1380, 1392, 1397, 1425, 1433, 1434.

- 583 εύναστήριον *chambre à coucher* lié aux vicissitudes peu connues de Roitheia fille de Sithon mythique roi de Thrace, 1179 λαμπαδουχίαις *action de tenir un flambeau* référé à un rituel d'adoration en l'honneur d'Hécate. Moins souvent, il s'agit d'un nom commun:
- 345 = 546 = 798 = 811 αὐτανέψιος *le cousin*, 516 ἐκβατηρίαν *le débarcadère* lié aux Bébyces, 695 κάχερουσίαν et *l'endroit de l'Achéron*; 879 = 1305 οἰκητήριον *sur la demeure*, 900 Εύρυαμπίων *d'Euryampos* et 1138 φαρμακτηρίοις *médicales* à propos des plantes portées par les Dauniennes;
- les formes verbales variées telles que 88 = 468 ἐκλοχεύεται *il fait naître* à propos de Zeus métamorphosé en cygne et au mythe d'Hésionè respectivement, 166 ἡνιοστροφῶν *celui qui tenait* référé à Oinomaos qui tenait les chevaux de son père Arès, 346 ἐκπεπλωκόσι *à ceux qui auront mis à la voile* lié aux mythe de Porcis, le serpent de Calydnes venu dévorer les enfants de Laocoon, 880 προσσεσηρότας *laissé bouche ouverte* qui fait allusion aux rescapés de retour de Troie, 1084 ἐκπεπλωκότες *en naviguant* en parlant des rescapés, 1351 ἐκλελοιπότες *partis* référé à la provenance des Étrusques de la terre lydienne, 1355 εἰσεκώμασαν *ils ont fait irruption* qui fait allusion à Échidna, la mère de Cerbère, de l'Hydre et de la Chimère;
 - les comparatifs / superlatifs, cette catégorie étant beaucoup moins représentée que chez les Tragiques: entre autres, au v. 364 τιμαλφέστατον *le plus cher* attribué à la statue d'Athéna tombée du ciel au moment où Illos fondait Troie et au v. 667 ἔξωλέστερος *plus funeste* à propos des souffrances subies par Héraclès avant de mourir sur le bûcher;
 - d'autres formes *hapax* ou des mots très rares: 670 Κενταυροκτόνος *tueur de Centaures*, 729 ἀγχιτέρμονα *limrophe* utilisé dans le sens de la préposition *près*, 839 ἄρβυλόπτερον *aux talonnières ailées* adjectif *hapax* référé à Persée, 1011 καλλιστευμάτων *des beautés* dit de Nireus qui était le plus beau des Danaens après Achille.

De surcroît, trois heptasyllabes couronnent cette gamme extraordinaire de mots longs et notamment:

Alex. 748 είκατα γόμφοις προστεταργανωμένην
 1101 ἐν ἀμφιβλήστρῳ συντεταργανωμένος
 1437 δίναισιν ἀρχαῖς ἀμφιδηριωμένων

Pour les deux premiers *hapax* du verbe προσταργανώ *attacher*, il est impossible de ne pas songer au précédent eschyléen de *Sept* 614 et 643, analysé *supra*. Quant à la dernière forme participiale (toujours en -μενος), insérée à l'intérieur de la section de la menace du conflit imminent entre Europe et Asie, elle est dotée d'une résonance sans pareil.

Plus globalement, preuve infaillible de la teneur sémantique des mots longs chez Lycophron est leur association aux trimètres formés de trois mots dont le pathos et la force expressive ont été à maintes reprises soulignées³¹.

Pour conclure, Lycophron semble avoir hérité des Tragiques l'emploi du mot long final à effet expressif, notamment l'*hapax* et les formes verbales qui se répètent à distance pour échelonner les séquences d'un récit. Placés à la fin d'un vers riche en mots précieux et rares, façonné sur un vocabulaire méticuleux et une syntaxe tordue, le mot long devient chez Lycophron et la poésie alexandrine l'atout stylistique le plus usité à la clausule du trimètre³².

Jusqu'ici, on a parcouru l'évolution de l'emploi des mots penta-, hexa- et heptasyllabiques, en suivant l'histoire de la littérature iambique grecque. Il ne sera pas sans intérêt alors de voir quel rôle joue le profil accentuel dans le choix de ces mots.

En effet, pour revenir au tableau initial, il est assez frappant que, chez tous les poètes, les mots longs finaux ne représentent

³¹ Cf., entre autres, Lyc. Alex. 89, 230, 545 614 et DESCROIX, *Le trimètre*, cit., pp. 75-82.

³² Un regard rapide sur les 269 trimètres de l'*Exagogé* d'Ézéchiel le Tragique (poète juif ayant probablement vécu au II^e siècle de notre ère) permet de dénicher six pentasyllabes orthotoniques (*Exag.* 80 ἡριθμησάμην, 180 περιεζωσμένοι, 206 ἥθροισμένοι, 231 εἰσεκύρουμεν, 260 εὐτρεπίζετο, 264 ἔκτρεστάτην) ainsi que deux hexasyllabes (*Exag.* 8 ἐμηχανήσατο et 190 ἀπαλλαγήσεται). La nature des mots longs, presque exclusivement des verbes et un seul superlatif, démontre que le poète juif connaissait bien la culture grecque. Si, d'une part, Ézéchiel choisit la forme de la tragédie classique pour décrire l'exode des Hébreux hors d'Egypte, d'autre part, il est suffisamment lointain de cette même culture et mélange une clausule proche de Lycophron à une structure métrique assez souple et proche d'Euripide.

qu'une partie infime des occurrences des mots placés à la clausule du trimètre, tous les pourcentages étant au-dessous de 10%. Ces quelques statistiques, effectuées sur les *Perse*s d'Eschyle et l'*Alexandra* de Lycophron à propos du type prosodique du mot final, confirment notre constat (1^{dm} = un demi-pied):

	1 ^{dm}	2 ^{dm}	3 ^{dm}	4 ^{dm}	5 ^{dm}	6 ^{dm}	7 ^{dm}
Pers.	3	182	26	55	27	2	3
%	1,01	61,07	8,72	18,46	9,06	0,67	1,01
Alex.	3	924	71	302	131	-	5
%	0,20	62,70	4,80	20,50	8,90	-	0,60

On pourrait répéter la même analyse sur un corpus de comédies d'Aristophane, mais le résultat ne changerait guère³³. Tous les poètes iambiques grecs affectionnent de toute évidence une clausule iambique, en vue du maintien du rythme iambique à un endroit aussi sensible que la fin du vers³⁴. L'infériorité numérique des mots d'une étendue supérieure à quatre demi-pieds paraît assurée. Il est toutefois nécessaire d'écartier d'ores et déjà l'hypothèse qui voit dans leur rareté la conséquence d'une pénurie implantée dans la langue. Or, nous connaissons la tendance propre au grec, à la différence du latin, à former les mots à partir de l'assemblage de plusieurs préfixes à des racines, si bien que le répertoire de mots composés grecs dépasse largement celui du vocabulaire latin. On ajoutera que J. Soubiran, dans son étude sur la clausule du sénaire et trimètre latins³⁵, considère comme des mots longs même les mots de quatre demi-pieds, très communs par contre à la clausule du trimètre grec, en évoquant leur rareté en latin.

C'est pourquoi il semble nécessaire, à ce stade de l'enquête, d'évoquer une explication accentuelle, l'hypothèse étant la suivante: les mots longs finaux, bien que communs dans la langue, sont aussi rares à la clausule du trimètre grec, puisqu'ils

³³ DESCROIX, *Le trimètre*, cit., pp. 71 ss. et pp. 305-318 obtient des résultats similaires pour les trois Tragiques.

³⁴ La contrepreuve est donnée par l'étude de métrique latine de HAHLBROCK, Peter: «Beobachtungen zum jambischen Trimeter in den Tragödien des L. Annaeus Seneca». WS 81, 1968 qui a décelé, dans le trimètre hellénisant de Sénèque, la pratique constante d'un mot iambique à la fin du vers.

³⁵ SOUBIRAN, «Recherches sur la clausule», cit.

entraînent forcément un déficit accentuel, si l'on regarde le *contour primaire* de la courbe accentuelle³⁶. Ce même déficit devait paraître d'autant plus désagréable à la clausule que celle-ci nécessite d'un supplément accentuel et d'une mise en relief particulière pour pouvoir émerger du reste du vers. Pour vérifier la validité de cette hypothèse, on a donc mené une enquête sur le profil accentuel des mots finaux et sur la position de leur accent de *contour primaire*.

L'inconvénient d'un mot qui dépasse l'étendue de la dernière dipodie iambique du trimètre devient clair dès qu'on compare les clausules suivantes:

Soph. OT 93 s. ἐξ πάντας αῦδα τῶνδε γάρ πλέον φέρω
 τὸ πένθος ἥ καὶ τῆς ἐμῆς ψυχῆς πέρι
 Ar. Ran. 841 s. σὺ δὴ μὲ ταῦτ' ὡς στωματιοσυνάλεκτάδη
 καὶ πτωχοποιὲ καὶ ῥακιοσυρραπτάδη

Dans le premier passage où Œdipe invite Crémon à lui révéler le mal qui afflige Thèbes, la clausule est morcelée en deux disyllabes précédés par un trisyllabe. Les accents de mots se multiplient et, si l'on s'en tient au *contour primaire*, il y a une élévation de la mélodie vocale aux éléments 6, 8, 9 et 11. Dans le deuxième exemple précédemment discuté, en revanche, l'accent du *contour primaire* n'affecte que le onzième élément.

Le tableau suivant, qui reprend toutes les configurations possibles du profil accentuel sur les mots longs finaux, apporte un élément de réponse à leur rareté (px = paroxyton ou propérissomène; ppx = proparoxyton et ox = oxyton ou périspomène):

³⁶ Comme l'accent grec consiste essentiellement en une élévation de la mélodie sur plusieurs syllabes et non pas en un pic tonique qui affecte une seule voyelle, nous parlons de *contour primaire* pour désigner ce moment d'élévation suivi d'une redescence de la voix sur la/les syllabe/s suivante/s comme dans πρότην προο (élévation) teen (redescense). Ce contour primaire était accompagné d'un *contour secondaire* appelé aussi *sandhi accentuel*, dans la mesure où les mots, s'associant les uns aux autres dans la chaîne verbale du discours poétique ou prosaïque, se soudaient par moyen de la mélodie accentuelle: ἐκλιποῦσα κερκίδας avec une élévation sur la dernière syllabe du premier mot et une redescense sur la première du deuxième. Le *contour secondaire* peut tout aussi affecter un seul mot, comme dans ἀπιστήσαντα où le préfixe est intéressé par une élévation de la voix sur le *a* et une redescense sur le *i*. Ce sont toutefois LUKINOVICH, Alessandra / STEINRÜCK, Martin: *Introduction à l'accentuation grecque ancienne*. Georg: Chêne-Bourg, 2010, qui ont attiré l'attention sur ce fait.

	5 ^{dm}			6 ^{dm}		7 ^{dm}	
	px	ppx	ox	px	ppx	px	ppx
A.S.	2	7	-	-	-	-	-
Aesch.	8	6	-	4	2	1	2
Soph.	18	13	-	1	1	-	2
Eur.	14	21	1	1	3	-	-
Ar.	25	59	2	2	4	-	2
Men.	4	9	1	4	-	-	-
Lyc.	37	67	1	-	-	-	3
tot.	108	182	5	12	10	1	9
%	36,6	68,7	1,9	54,5	45,5	10	90

Il ressort de ces données que les mots longs oxytons et périspomènes sont évités par tous les poètes iambiques, avec quelques rares exceptions surtout dans la comédie (Eur. *Or.* 509; Ar. *Vesp.* 195, 1173; Men. *Dys.* 471 et Lyc. *Alex.* 166). Par ailleurs, deux rythmisations résument l'emploi des mots longs finaux: ils peuvent être accentués sur la pénultième ou sur l'anti-pénultième syllabe. Si l'on regarde la dernière ligne du tableau, on voit bien que, d'une manière générale, les auteurs grecs préfèrent les rythmes en plaçant un accent de mot (et donc une élévation de la voix) sur le dixième élément, de sorte que la mélodie accentuelle redescende sur le dernier élément *breve* du trimètre³⁷. Ceci ne saurait représenter toutefois qu'une tendance globale. Plus précisément, chaque auteur a développé son propre répertoire de clausules longues: Eschyle et Sophocle préfèrent le pentasyllabe proparoxyton, tandis qu'Aristophane et la poésie alexandrine affectionnent décidément le paroxyton. Pour Euripide et notamment son *Oreste*, rien dans les drames analysés ne laissait prévoir qu'il s'éloignerait de la pratique de ces devanciers et qu'il se rapprocherait d'Aristophane. La même tendance aux mots proparoxytons se manifeste chez Eschyle pour les hexasyllabes, les proportions étant bien entendu inversées à partir de Sophocle. En revanche, plus la longueur du mot s'étend sur le deuxième colon, moins la clausule se livre à une polymorphie accentuelle: c'est précisément ce qui se vérifie pour les heptasyllabes et pour les quelques mots plus longs figurant dans les comédies d'Aristophane.

³⁷ Cf. Ar. *Vesp.* 894 ὀσφραντήριοι; Lyc. *Alex.* 726 ἐκναυσθλώσεται.

Que conclure de ces faits? Que les poètes iambiques grecs évitent de ménager des mots d'une étendue supérieure à quatre demi-pieds, puisque ceux-ci font nécessairement défaut d'un accent de mot *primaire*, à savoir celui qui est indépendant du *sandhi accentuel*. On pourrait imaginer que cette sorte de «silence» accentuel qui part du sixième / septième élément et arrive jusqu'au pénultième (antépénultième, le cas échéant) nuise à la netteté de la clausule, car le déficit accentuel privrait la clausule d'une mise en évidence adéquate. D'autre part, ce même déficit accentuel est compensé en quelque sorte par la longueur du mot, si bien que les mots longs finaux finissent par acquérir un statut sémantique de premier ordre à l'intérieur de la syntaxe du trimètre.

Cette hypothèse, qui voit dans la rareté des mots longs finaux la conséquence d'un stratagème stylistique visant à mettre davantage en évidence la clausule, est confirmée par le cas du choliambe d'Hipponax et Hérondas.

Leur trimètre boiteux, le choliambe, substitue à la clausule iambique une syllabe longue à l'avant-dernier élément³⁸. Ce remplacement est d'autant plus capital qu'il intervient à un endroit aussi sensible que la clausule. La *cholosis* qui se produit dépouille donc la fin du vers de son dessin iambique et perturbe inévitablement le rythme du vers. En effet, le dernier spondée à la clausule du vers, en engendrant une suite de trois éléments longs, confère au choliambe un rythme alourdi et donne l'impression d'une chute anticipée du rythme iambique du vers³⁹.

Une contre-épreuve provient de l'ample moisson de trisyllabes finaux qu'on arrive à récolter à la clausule des choliambes d'Hipponax et d'Hérondas⁴⁰. Le poète archaïque reçoit dans ses fragments 31 cas de trisyllabes finaux soit 27,43%, un

³⁸ Dans l'*Iambe XIII*, fr. 203, 13 s. Pf., Callimaque qualifie les choliambes d'Hippónax de *mètres boiteux τὰ μέτρα...τὰ χωλά*.

³⁹ Pour les Anciens, le choliambe, du grec χωλόν *boiteux*, était conçu comme une forme «blessée» du trimètre sain. A tel propos, Caesius Bassus GL VI, p. 257 blâme le spondée cinquième, *quo tamen sine religione usus est Hipponax*. Sur le caractère altéré du choliambe, cf. DAIN, Alphonse: *Traité de métrique grecque*. Paris: Klincksieck, 1963, p. 74 et STEINRÜCK, Martin: *A quoi sert la métrique?* Grenoble: Jérôme Millon, 2007, p. 27.

⁴⁰ Pour Hérondas, on fait référence à l'édition de Cunningham.

pourcentage non négligeable si l'on pense que les tétrasyllabes, normalement plus fréquents, y atteignent les vingt-sept cas à peine soit 23,89%.

Il s'agit souvent d'un nom propre: au fr. 3a W, c'est l'épithète trisyllabique Κανδαῦλα qui couronne une série d'*hapax* savants⁴¹. Dans les fr. 14, 2 = 17 W, imprégnés d'un ton désinvolte et enjoué sans pareil, le choliambbe s'achève sur le nom de l'amie du poète Arété et au deuxième vers du fr. 36, qui a pour objet de la pointe la nature pusillanime de Ploutos opposée à la «noblesse» que les poètes élégiaques lui ont traditionnellement attribuée, c'est au nom du poète Ἰππῶνος de clore le choliambbe sur un molosse⁴².

Dans certains cas, le trisyllabe est représenté par une forme verbale⁴³. Les quelques trisyllabes crétiques concernent le substantif φάρμακος *le bouc émissaire*: ils figurent tous dans les fragments cités par Tzétzès dans ses *Chiliades* (fr. 6, 8 et 9 W) à propos du rituel réservé aux victimes expiatoires.

Quant à la position de l'accent du *contour primaire*, les mots trisyllabiques admettent plusieurs configurations accentuelles: dans bien des exemples, ils sont rythmés proparoxytons ou paroxytons / propérispomènes, avec respectivement huit (entre autres, 5 W βάλλεσθαι *bal – les – thai*) et neuf occurrences (entre autres, 59, 1 W θερμαίνων *ther – mai – noon*). Plus rare est le profil oxyton / périspomène, qui n'apparaît que deux fois aux fr. 8, 2 W φαρμακόν et 8, 2 W φαρμακοί. L'accent circonflexe, qui prévoit une élévation suivi d'une redescente de la voix sur la même syllabe, affecte plus fréquemment l'avant-dernière syllabe (sept cas au total, comme, entre autres, 41 W ποιῆσαι) que la dernière (deux cas seulement aux fr. 9, 2 et 32, 5 W).

⁴¹ Le choliambbe en question est jalonné d'épithètes rares, comme κυνάγχα, un *hapax*.

En outre, l'appellation à la clause du vers précédent (fr. 3 W) *roi de Cyllène* est renouvelée par l'emploi du terme exotique πάλμυς qui crée une sorte d'écho avec le Κανδαῦλα du vers suivant.

⁴² Un cas particulier de nom propre final est représenté par le fr. 25 W: ἀπό σ' ὄλέσειεν Ἀρτεμίς σὲ δὲ κώπολλων. Si on s'en tient à la version attestée par les manuscrits, le choliambbe se terminerait sur un trisyllabe molosse avec un anapeste juste avant la clause. Meineke, sur la base d'une observation d'Hephaestion (17, 5 Consbr.), supprime la résolution et propose de lire σὲ δὲ Οπόλλων. West accepte la version transmise; cf. aussi fr. 63, 1 W, où pourtant le vers est lacunaire.

⁴³ Cf. fr. 9, 1 W χάσκοντες, 27, 1 W περνᾶσι, 56 W τετρήνας sans *correptio Attica*.

Ainsi, il n'est pas étonnant que les mots longs, censés jalonnner la clausule d'un poète qui recourt à un vocabulaire extrêmement soigné, manquent à l'appel des mots finaux. Parmi les types recensés, on ne retrouve qu'un seul cas de pentasyllabe orthotonique, les autres mots longs finaux dérivant bien entendu de la fusion des plusieurs appositifs⁴⁴.

Hérondas⁴⁵, quant à lui, accroît sans cesse le nombre de trisyllabes molosse en les dotant d'une polymorphie accentuelle remarquable: en effet, ils font leur apparition à la clausule des *Mimiambes* au moins 104 fois soit 15,20%⁴⁶. Face à un tel nombre d'occurrences, force est d'étiqueter le molosse final comme la clausule typique du choliambe. Sans analyser les cas un par un, on signale néanmoins que le trisyllabe est, dans l'écrasante majorité des cas, occupé par une forme verbale⁴⁷. À la deuxième place se classent les substantifs⁴⁸. Parmi ceux-ci, les noms propres l'emportent sur les autres types: dans le deuxième *Mimiambe*, qui met en scène les subterfuges du maquereau Battaros pour porter plainte à un marchand de grain, le trisyllabe évoque le nom du stratège perse Artimas qui, comme l'adversaire de Battaros, avait dissimulé sous un nom grec son origine asiatique⁴⁹. Un autre nom propre revient dans la suite à la fin du vers 48 Χαιρώνδης et indique le greffier qui a rédigé le texte de loi contre le marchand de grain. Dans le sixième *Mimiambe*, focalisé sur une visite de deux amies, le vers 25 se termine sur le nom molosse d'Euboulé

⁴⁴ C'est le cas du fr. 19 W τίς ὄμφαλητόμος σε τὸν διοπλῆγα // ἔψησε κάπελουσεν ἀσκαρίζοντα;; où au ton imprégné d'une solennité épique du premier vers fait suite le langage quotidien adopté dans le deuxième qui se termine sur le participe ἀσκαρίζοντα, littéralement *gigoter, trottiner*. L'écart de diction est marqué aussi par l'hiatus interlinéaire; cf. aussi l'image d'un réalisme brut évoquée par la clausule ἐξαράξασα du fr. 22 W.

⁴⁵ Le corpus de cholambes d'Hérondas consiste en huit *Mimiambes* en plus de quelques fragments, soit 684 vers.

⁴⁶ Cf. I 3, 20, 21, 34, 46, 52, 53, 63, 72, 74, 78, 80; II 38, 40, 48, 66, 69, 84, 88, 91; III 12, 21, 28, 30, 45, 49, 54, 67, 69, 73, 76, 77, 84, 87, 94, 96; IV 3, 9, 13, 14, 33, 42, 49, 54, 55, 58, 61, 62, 67, 70, 91, 94; V 3, 8, 10, 17, 18, 21, 29, 33, 43, 56, 62, 70, 76, 78, 83; VI 3, 20, 21, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 36, 47, 53, 55, 62, 69, 78, 81, 89, 91, 92, 96, 101; VII 28, 34, 51, 55, 60, 62, 63, 94, 106, 107, 115; VIII 16, 37, 67; XII 3. A I 16 = III 58, 65 le tétrasyllabe final est affecté par une synizèse.

⁴⁷ Cf. I 3 δειμαίνεις, III 49 κινῆσαι, V 21 γινώσκειν, VI 55 ἔχρῆτο.

⁴⁸ Cf. I 46 ἀνθρώποις, IX 34 ὄνησις.

⁴⁹ Cf. II 38 Αρτίμης.

puis, le v. 61 de Praxinos, à savoir deux parmi les noms des fabricants possibles de l'objet mystérieux qui a attiré l'attention de Corytto. À IV 3 la crase κώπολλων renvoie clairement au précédent d'Hipponax fr. 25 W analysé *supra*.

Quant au profil accentuel, une statistique rapide prouve que les trisyllabes finaux sont rythmés à volonté proparoxytons, paroxytons ou propérispomènes, mais que les oxytons ou périspomènes sont absolument évités (px = paroxyton ou propérispomène; ppx = proparoxyton et ox = oxyton ou périspomène; les chiffres après le + indiquent les mots pro- et périspomènes respectivement⁵⁰):

ppx	33 / 31,73%
px 4 + 25 /	66,35%
ox 1 + 1 /	1,92%

On remarquera que dans la majorité des occurrences le *contour primaire* de la courbe accentuelle subit une élévation à l'élément long distinctif du choliambé et une redescense sur le dernier *indifferens* comme à IV 70 πημήνῃ. Cette même tendance se rencontre, de façon encore plus marquée, dans les *Fables* de Babrius, pour lesquelles toutefois la nature de l'accent de mot a changé et est passée d'un accent mélodique à un accent d'intensité⁵¹. La rythmisation du proparoxyton, admise déjà par Hipponax, se classe en deuxième rang juste après les paroxytons / propérispomènes, comme à I 63 προβλέψαν. On peut classer de la même façon les mots périspomènes, puisque le *contour* de l'accent de mot débute et s'achève lui aussi sur l'avant-dernier élément du vers comme à V 70 ἐλθοῦσαν. Dans ce profil, le *contour primaire* remonte au dixième élément pour baisser à l'avant-dernier, dit aussi point de repère rythmique du choliambé: c'est ce qu'A. Lukinovich⁵² appelle *accent emphatique*, en désignant par ceci

⁵⁰ Deux cas à II 88 κάμαυτόν avec un adjectif et une crase et VII 106 δαρεικῶν.

⁵¹ Cette régularité du schéma accentuel est due à la fixité extrême de la clausule de Babrius: non seulement le onzième élément est toujours long, mais aussi le douzième perd la propriété d'*indifferens* et devient *longum*; cf. LUZZATTO, Maria Jagoada: «Fra poesia e retorica: la clausola del ‘coliambo’ di Babrio». QUCC, 1985, 19, pp. 101 ss.

⁵² Selon LUKINOVICH, Alessandra: *Mélodie, mètre et rythme dans les vers d'Alexis: le savoir-faire d'un poète comique*. Grenoble: Jérôme Millon, pp. 40-66, lorsque

la coïncidence de la redescente de la voix avec l'élément *breve* du trimètre. Dans cette hypothèse, le moment emphatique résulte ainsi de l'abaissement juste après le pic d'élévation de la mélodie.

La coexistence de ces deux types d'accentuation sur un mot qui revêt une importance capitale dans la clausule du trimètre boiteux peut être l'effet de la double lecture accentuelle dont parle M. Biraud⁵³ pour maintes épigrammes de l'*Anthologia Graeca* et d'autres textes alexandrins. Autrement dit, les rythmisations des proparoxytons et des propérispomènes représentent, à un degré plus haut, la lecture de la clausule plus ancienne, selon l'*accent emphatique* et le système accentuel plus ancien, tandis que le profil paroxyton, qui introduit, bien qu'à un degré moindre, la coïncidence du moment emphatique avec le pic accentuel, s'affranchit de l'accent mélodique pour se rapprocher de l'accent d'intensité. On retrouve ce système à la clausule du choliambé de Babrius.

En résumé, pour revenir à la question qu'on s'était posée, le choliambé fournit une contre-épreuve décisive à la fréquence infime des mots longs finaux dans le trimètre. Presque totalement absents, ceux-ci cèdent volontiers la place aux trisyllabes qui l'emportent sur tous les autres types de mots finaux. En effet, les mots longs sont porteurs d'une certaine lourdeur et détachent le dernier segment molosse du reste du vers, en vue de mettre en lumière la nouveauté introduite par l'insertion d'un élément long au point de repère bref du trimètre. Preuve de leur consécration comme clausule «officielle» du choliambé, le trisyllabe final est doté d'une polymorphie accentuelle extraordinaire, qui semble préserver les traces d'une double lecture accentuelle mélodique et d'intensité.

Il est temps désormais de résumer en détail tous les faits observés. De fait, l'étude des mots longs à la clausule du trimètre iambique a révélé que leur emploi à un endroit aussi sensible

le mouvement descendant du *contour primaire* se produit sur une position brève ou *anceps*, à savoir là où le mouvement rythmique reprend son élan, cette coïncidence engendre une tension entre les deux élans qui attire l'attention de l'auditeur. L'accent est alors emphatique.

⁵³ BIRAUD, Michèle: «Une double compétence phonologique créatrice d'une double lecture poétique: l'exemple des épigrammes d'Antipater à Pison et au petit-fils d'Auguste». *RPh*, 2011, 85, pp. 215-234.

est associé à la réalisation d'effets stylistiques spéciaux. Presque entièrement bannis chez Archiloque, utilisés ici et là par Sémonide, les mots longs finaux trouvent leur premier emploi régulier chez Eschyle, qui en réserve l'usage aux *hapax*, aux mots grandiloquents ainsi qu'aux formes participiales en -μενος. Chez lui, le mot long devient un atout stylistique pour renforcer la solennité et le caractère tragique de son trimètre. Sophocle déploie plus de variété et introduit le comparatif / superlatif. Euripide se rapproche de la comédie quant à la polymorphie des mots longs ménagés à la clausule de ses trimètres. Plus précisément, le répertoire de clausules longues tragiques s'enrichit de formes verbales indiquant une action (indicatif / impératif des premières personnes du singulier et pluriel) et des noms / adjectifs en -ιον qui, en raison de l'affaiblissement de l'iota, devaient être perçus comme moins longs. Tout en continuant d'employer largement les types inaugurés par Euripide, Aristophane admet d'importantes innovations: le mot long soutient la parodie comique dans les nombreuses formes d'*hapax* pompeux et accompagne l'action mouvementée comique. Après Aristophane, Ménandre réduit drastiquement l'usage des mots longs, en les plaçant uniquement aux passages plus animés de la pièce. Avec Lycophron, au contraire, les mots longs conservent à la fin du vers une place de premier plan: à côté du répertoire des clausules des Tragiques, le poète alexandrin tâche d'y introduire les types les plus inusités, comme des *hapax* grandiloquents ou des formes de futur qui marquent étape par étape, grâce à un réseau d'échos verbaux, le caractère inéluctable de la prophétie de Cassandre.

La deuxième partie de l'étude était centrée sur le profil accentuel ou *contour primaire* des mots longs et sur toutes les réalisations possibles. On a vu que tous les types admettent presque toujours un accent de mot au dixième ou alors au onzième élément du trimètre, ce qui laisse le reste du côlon dépourvu d'une sonorité adéquate. S'il est vrai que la fin du vers (*κατάκλεις* en grec, *clausula* en latin) acquiert selon Quintilien⁵⁴, à l'intérieur de la structure d'un vers d'une poésie tout comme d'une période d'une oraison, une importance sémantique de premier ordre, le

⁵⁴ Quint. *Inst. or.* 9, 224, 1; 9, 236, 4; 9, 239, 9.

mots longs possèdent alors à ce propos un avantage et un inconvénient non négligeables. Un avantage, car leur longueur se traduit en une mise en évidence par rapport au reste du vers ou aux mots courts. Un inconvénient, puisque cette même longueur n'est pas associée à une sonorité accentuelle pareille; bien au contraire, c'est précisément en vertu de leur longueur que ces mots entraînent un déficit accentuel qui investit tous les éléments placés avant le dixième. On ne saurait donc attribuer leur rareté uniquement au souci rythmique évoqué par Quintilien⁵⁵; il est évident que leur longueur compense en quelque sorte le déficit accentuel qu'ils provoquent. Cette hypothèse est confirmée par l'analyse de la clausule du choliambé d'Hipponax et, surtout, d'Hérondas. L'éviction des mots longs finaux, déjà assez nette chez Hipponax, devient radicale dans les *Mimiambes*. Au détriment des mots longs, un nouveau type de clausule, représenté par le trisyllabe molosse, vient s'imposer parmi les finales et devient vite une clausule-type du choliambé. Là encore, le cas trisyllabe permet de déceler un procédé de compensation: la brièveté du trisyllabe est contrebalancée par la lourdeur propre à un mot composé de trois syllabes longues consécutives. En vue de souligner la clausule anormale et boiteuse de ce vers particulier, Hipponax et, à un degré supérieur, Hérondas dotent le molosse final d'une polymorphie accentuelle inouïe. Voilà que l'intérêt du trisyllabe est tout aussi accentuel que prosodique: la double fréquence élevée des profils des proparoxytons / propérispomènes et des paroxytons dans un texte d'époque alexandrine témoigne de la double lecture possible. Tantôt la force expressive de la clausule prend appui sur la redescente du *contour primaire* sur l'avant-dernier élément long (accent *emphatique* mélodique), tantôt sur l'élévation et, par conséquent, sur l'accent de mot (accent d'intensité).

Ne serait-ce que pour la masse des données apportées, l'intérêt de cette étude va au-delà d'une énumération de mots longs finaux. En effet, elle a permis de découvrir le procédé de la compensation mis en œuvre par les poètes grecs en vue de garantir à tout prix la mise en relief de la partie finale de leurs vers.

⁵⁵ *Quint. Inst. or.* 9, 4, 66 *quare hic quoque vitandum est ne plurium syllabarum his verbis utamur in fine.*

